

patriarcal pour Madame, puisque je la trouve sortie, les enfants couchés par la bonne, sur son ordre, et le dîner absolument raté. Est-ce assez complet, ô modèle des mères, des épouses et des maîtresses de maison ?

MADAME—Tu aurais pu faire lever Lili et Paul pour jouer avec eux, si tu y avais bien réellement tenu. Tu ne te gênes pas pour si peu, d'habitude.

MONSIEUR [*se levant*].—C'est vrai ! quitte à me faire quereller ensuite devant les serviteurs, comme la chose m'est déjà arrivée. J'aurais pu aussi laisser mes affaires à trois heures, pour avoir le privilège de voir mes enfants, puis aller dîner au Viger jouir d'un repas cuit à point. Si l'homme était seulement un animal prévoyant. [*Il prend une cigarette sur le dressoir cherche une allumette dans ses poches, n'en trouve pas. Il cherche dans le porte allumette et le trouve vide.*] Comme toujours ! rien à sa place !... Allons voir s'il en manque au fumoir...

MADAME [*Haussant les épaules et assez haut pour se faire entendre de Monsieur*].—Quelle croix, mon Dieu, quelle croix !

Monsieur sort.

SCÈNE II

MADAME; LA BONNE

Madame presse du pied un bouton électrique, posé sous la table. La bonne paraît avec une soupière en argent qu'elle pose devant madame.

MADAME [*à voix basse*].—Est-on venu de chez Morgan ?

LA BONNE—Non Madame.

MADAME—De chez Dupuis.... de chez Scroggie ?

LA BONNE—Non madame.

MADAME—Écoutez !... Quand on viendra de chez Morgan, il faudra agir en sorte que monsieur ne voit pas le paquet. Vous m'entendez !

LA BONNE [*avec un sourire*].—Oui madame.

MADAME—Pourquoi riez vous ?

LA BONNE—Pour rien madame. La bonne sort.

SCÈNE III.

MADAME, MONSIEUR

Monsieur rentre. Il a sur le bras son paletot fourré, dans la main gauche un chapeau dur et des gants, de la droite il porte une paire de caoutchous. Il s'assied et s'apprête à mettre ceux-ci après avoir déposé le reste sur un meuble.

MADAME [*qui n'a pas touché à sa soupe, feignant la surprise*].—Tu sors ?

MONSIEUR—Parfaitement.... Pour quoi pas ?

MADAME—Et tu m'emmènes ?...

MONSIEUR [*Inquiet*].—Ah ! mais non, par exemple !..

Madame a paru inquiète aussi en posant la question qui précède, mais à la réponse de Monsieur sa figure se rassérène.

MADAME [*Jouant l'indignation*].—Et tu me laisses seule, ainsi, une veille du Jour de l'An !...

MONSIEUR [*Endossant son paletot, agacé*].—Encore ! mon Dieu ! [*Imitant madame*].—Une veille de Jour de l'An !... Pleurez filles de Jérusalem !... Une veille de Jour de l'An... [*S'écroule graduellement*]. En voilà une femme malheureuse, hein ? Elle part à dix heures du matin, laisse ses enfants aux mains des serviteurs, prend le lunch chez Morgan, va chez son coiffeur, sa modiste, prend le thé chez une amie, rentre à sept heures chez elle avec une faim si bien assouvie qu'elle laisse refroidir son potage sans y toucher, [*Madame mange nerveusement deux ou trois cuillerées de soupe*] n'a que des paroles désobligeantes à l'adresse de son mari... et celui-ci, le cruel ! ne trouve rien de mieux à faire que de s'en aller n'importe où, où on lui fiche la paix... Et on la laisse seule !... seule !... la pauvre !... Une veille de Jour de l'An. Cruel égoïsme de l'homme !... [*Il met ses gants*].

MADAME [*Aigrie, à mi-voix*].—Sans cœur ! va !...

MONSIEUR—Tu dis ?

MADAME [*Se montant la tête en parlant*].—Je dis : Sans cœur !... oui sans cœur !... Tu me laisses... tu refuses de m'emmener !.. et pour aller où ?... à ton club sans doute, fumer, boire, causer, jouer avec tes amis. Oui !.. tes amis... et quels amis ! Bon Dieu ! des noceurs, des joueurs, des causeurs d'aventures galantes [*mon sieur allume avec délibération une cigarette qu'il a tenue à sa bouche sans l'allumer jusque là*]. C'est bon, va t-en?... Va leur porter ton argent à tes amis. Fais les rire !... Tu as tant d'esprit quand ta femme n'est pas là. [*S'animant de plus en plus*]. Je ne suis pas assez intelligente pour les comprendre, moi, tes saillies spirituelles !... Peut-être est-ce parce que je ne suis pas comme madame Duverrier, qui se pâme à chacun de tes mots, bons ou stupides.

Car ils le sont souvent, stupides, tes mots.

MONSIEUR [*qui a donné des signes fréquents d'impatience*].—Bon ! te voilà lancée. La jolie veillée que je passerais en ta compagnie. Ah bien merci !.. je m'éclipse [*Il met son chapeau et se dirige vers la porte. Madame fait un mouvement pour le suivre mais se ravise*].

MADAME [*sèchement*].—Ainsi tu sors !

MONSIEUR [*même ton*].—Parfaitement... je sors !

MADAME—Et tu reviens ?

MONSIEUR [*Durement*].—Quand il me plaira.

MADAME [*se dirigeant vers le boudoir, larmoyante*].—Sans cœur !

Elle entre au boudoir et referme la porte derrière elle avec bruit. Monsieur hésite un instant, s'il doit suivre madame ou sortir. Puis, renfonçant résolument son chapeau et prenant une canne, il sort.

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I

MADAME, LA BONNE

La scène représente un riche parloir dont les meubles et le parquet sont littéralement jonchés de sacs de bonbons et de paquets multiformes qu'on devine contenir des jouets de toutes sortes.

Au chambrail de l'élégante cheminée en sycamore, deux bas d'enfants sont suspendus.

Madame en kimono de soie japonaise, en jupe noire laissant voir une bantoufle de satin rouge, les cheveux simplement tordus, à la grecque, est assise par terre, en face de la cheminée où elle évapore l'un après l'autre les paquets que la bonne lui apporte.

MADAME—Et le paquet de chez Morgan l'a-t-on apporté ?

LA BONNE—Oui madame, mais comme madame m'avait recommandé de le cacher à monsieur, je l'ai mis dans la garde-robe de madame.

MADAME—Fort bien [*voyant la bonne sourire*] pourquoi riez vous !...

LA BONNE—Pour rien madame !... [*elle rit*]

MADAME—Mais si ! vous riez pour quelque chose. Ce soir, au dîner quand je vous ai parlé de ce paquet vous avez ri et vous riez encore ! Savez-vous ce qu'il contient ce paquet ?

LA BONNE—Je m'en doute.

MADAME—Et ce serait ?...